

Qiu Xiaolong

amour, meurtre
et pandémie



Le légendaire
inspecteur Chen



Où sont passées les échoppes des rues de Shanghai où se pressaient les gourmets? La politique sanitaire du gouvernement les a interdites. Que sont devenues les conversations du soir de la cité de la Poussière Rouge? Les caméras omniprésentes et la surveillance sans faille des comités de quartier les ont fait disparaître. Bientôt des bulldozers raseront définitivement la cité et ses vieilles maisons *shikumen*. Chen, le légendaire inspecteur, ne trouve un réconfort que dans la littérature et la poésie, ultime bastion du passé où il peut encore se réfugier. Pourtant c'est à ses talents d'enquêteur que le Parti fera appel pour résoudre une série de meurtres qui touche le plus grand hôpital de la ville, déjà sous tension. Le mot d'ordre: maintenir à tout prix la stabilité tout en prônant l'efficacité de la politique zéro Covid. Au même moment à Wuhan, les victimes de cette politique se comptent par centaines et les posts des lanceurs d'alerte sont censurés. À quels morts Chen donnera-t-il la priorité?

QIU XIAOLONG est né à Shanghai en 1953. Lors de la Révolution culturelle, son père est la cible des révolutionnaires et lui-même interdit de cours. Il soutient néanmoins une thèse sur le poète T.S. Eliot et poursuit ses recherches à Saint-Louis, aux États-Unis. Les événements de Tian'anmen le décident à s'y installer définitivement et c'est en anglais qu'il écrit la célèbre série policière mettant en scène l'inspecteur Chen Cao, ainsi que les nouvelles du cycle de la Poussière Rouge. Traduits dans vingt pays, ses livres se sont déjà vendus à plus d'un million d'exemplaires à travers le monde.

« Qiu Xiaolong s'est imposé comme un impitoyable observateur de la Chine moderne. » *Le Figaro Magazine*

Qiu Xiaolong

Amour, meurtre et pandémie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Françoise Bouillot*



Liana Levi

Note de l'auteur

Ce livre est un ouvrage de fiction, mais les tragiques incidents consignés dans *Le Dossier Wuhan* sont réels.

Je tiens à remercier les courageux cyberrépublicains qui ont protesté et témoigné partout en Chine à leurs risques et périls. Sans leurs vaillants efforts, ce livre n'aurait pas pu être écrit.

Ce livre est dédié à tous les gens qui ont souffert de la pandémie sous l'inhumaine politique zéro Covid du PCC, soumis à une surveillance et une répression d'État dignes du *1984* d'Orwell. La longue liste des victimes inclut mon mentor, le professeur Li Wenjun.

Jour 1, matin

La Voie peut être dite, mais pas de la façon ordinaire,
Le Nom peut être donné, mais pas sous le nom commun.

Lao-tseu

Bondit le tigre au nouvel an. Et nous dévore.

T. S. Eliot

Ne parle pas, et ne parle pas.

Bouddha

Le céleste est parti voici longtemps,
Chevauchant la célèbre grue jaune.
De la légende rien ne demeure, sinon
La tour de la grue jaune.
La grue jaune s'en est allée sans espoir de retour
Vers les nuages blancs dérivant,
Sur des milliers d'années.
Le reflet des arbres verdoyants de Wuhan
Si clair dans les vagues luisantes de soleil,
L'herbe grasse verdoyante de l'île du perroquet
Au crépuscule – où est ma maison ?
La brume mêlée de fumées sur le fleuve
Ajoute au regret.

Cui Hao

Court poème de propagande sur la politique zéro Covid
inscrit sur un mur

Dès l'instant où vous avez fait votre test de Covid,
Hâtez-vous de rentrer chez vous. Au coin de la rue
Vous risquez de rencontrer non votre amour,
Mais le virus.
Le vent qui a soufflé sur moi
A soufflé sur toi, cela compte-t-il comme une étreinte?
Ça compte, bien sûr, et ça s'appelle
Un cas contact.
Je marche dans la rue où tu as marché,
Cela compte-t-il comme une rencontre?
Ça compte, bien sûr, et ça s'appelle
Un cas super-contact.
Donc il faut tous vous fourrer
Dans des camps de concentration Covid
Pour trois semaines (s'il n'y a pas de complications)
En accord avec la politique zéro Covid du Parti.

Le Dossier Wuhan

Chen Cao, ancien inspecteur principal de la police de Shanghai, désormais directeur honoraire du Bureau de la réforme du système judiciaire en congé de convalescence, se retrouva ce matin-là bloqué dans le noir à bord d'un métro immobile.

Le micro installé au-dessus de sa tête l'informa d'abord que la rame – au demeurant quasiment vide – était à l'arrêt pour un temps indéterminé. Puis il se mit à diffuser *Mon cœur chinois*, interprété par un acteur, politiquement correct, de Hong Kong lors du gala de nouvel an de la CCTV, la Télévision centrale de Chine.

Traditionnellement, la période de célébration du nouvel an durait deux semaines – du premier jour du premier mois lunaire, la Fête du printemps, jusqu'à son quinzième jour, la Fête des lanternes. Pendant cette période, parents et amis se rendaient visite, échangeaient des cadeaux et des enveloppes rouges¹ et festoyaient joyeusement, admirant la danse du lion et le défilé de lanternes dans le bruit assourdissant des pétards.

Depuis une vingtaine d'années, certains essayaient même d'allonger le temps de cette célébration à plus d'un mois. En conséquence, les métros auraient dû être bondés.

Mais pas cette année-là.

1. Les enveloppes rouges sont traditionnellement utilisées en Chine pour des dons d'argent.

Ils n'étaient que deux dans la rame où il était monté : un petit bout de fille était assise toute seule un peu plus loin, arborant un masque rouge patriotique frappé des cinq étoiles du drapeau chinois. Ses doigts volaient sur les touches de son téléphone, évoquant un petit oiseau affamé picorant la terre en hiver. Elle cherchait sans doute les dernières informations sur la pandémie de Covid qui faisait rage à Wuhan et se répandait comme un incendie à d'autres villes, notamment à Shanghai.

Chen pouvait deviner ce que sous-entendait l'annonce du métro...

Quelle ironie, se dit-il. L'année passée, il avait été invité à un colloque de littérature à Wuhan, où il avait donné une conférence sur la traduction de la poésie classique chinoise. Le colloque était organisé par son ami Pang, vice-président de l'Union des écrivains locale.

Wuhan avait été au premier siècle, dans la période des Trois Royaumes, une grande ville qui comptait sur le plan culturel et historique, bien avant que Shanghai soit même mentionnée dans les livres. Pourtant, Chen ne l'avait visitée pour la première fois que quelques mois plus tôt, ses enquêtes ne lui ayant pas laissé un instant de répit. Quand il avait reçu l'invitation de Pang, alors qu'il s'apprêtait à abandonner son poste d'inspecteur principal à Shanghai, il n'avait pas voulu manquer cette occasion de voir enfin une ville si souvent célébrée par la poésie classique.

Ce fut une visite mémorable. Pang s'était montré un hôte des plus gracieux : il l'avait promené partout dans la ville, lui avait fait visiter la tour de la Grue jaune, l'avait emmené sur la colline de la Tortue, sur la colline du Serpent et au lac de l'Est... En bref, tous les lieux touristiques de Wuhan mentionnés dans les poèmes.

En outre, connaissant la réputation de fin gourmet de son invité, Pang avait prévu une succession d'excellents repas « aux frais du gouvernement socialiste ». Sans parler

de la délicieuse nourriture qu'on vendait dans les rues de la vieille ville.

Dans sa poche, Chen entendit son portable émettre un petit rappel lui indiquant un message WeChat. À sa surprise, il découvrit sur l'écran une image du gala de la Fête du printemps postée par un « citoyen du Net » – un terme nouveau du vocabulaire chinois qui était désormais sur toutes les lèvres. En Chine, les gens n'étaient pas des citoyens jouissant de droits civiques. Seul le cyberspace leur permettait de dire ce qu'ils pensaient – à leurs risques et périls toutefois, car la police du Net se montrait vigilante.

En tout cas, l'image montrait justement l'acteur de Hong Kong (chantant *Mon cœur chinois*), vêtu d'une veste Tang rouge vif et d'une chemise blanche immaculée, en train de prendre des poses de tai-chi tout en vantant le bonheur du peuple sous le règne du grand et glorieux Parti communiste chinois.

Au-dessous était inscrit un commentaire cinglant : « Aucun cœur, aucune honte ! », suivi de quelques vers d'un poème de la dynastie Tang : *Les chanteuses ignorent le malheur du pays détruit, / Elles chantent comme avant « les fleurs de la cour d'arrière ».*

Le gala de la Fête du printemps, sponsorisé par la CCTV, était depuis une vingtaine d'années un grand moment de propagande gouvernementale. Cette fois-ci, comme toujours le gala avait été l'occasion de chanter les louanges et les réussites du Parti, mais le lendemain matin la ville de Wuhan s'était retrouvée confinée à cause de l'épidémie de coronavirus.

Il éteignit son téléphone et résolut de s'en tenir à ses plans pour la matinée : faire un tour à la cité de la Poussière Rouge, au croisement des rues de Fujian et de Jiujiang, passer à la librairie étrangère de la rue de Fuzhou, près de la rue de Shandong et enfin rendre à sa mère une visite longtemps repoussée.

Avec le virus mortel dans l'air, les gens de Shanghai devaient rester chez eux autant que possible, mais ce n'était pas l'étouffant confinement de Wuhan – du moins pas encore.

En fait, une quinzaine de jours après la Fête des lanternes, Chen s'aventurait pour la première fois hors de son îlot. Mais ce n'était pas uniquement à cause de son congé de convalescence et des strictes réglementations du Covid. Ayant perdu la confiance de ses supérieurs, il n'était pas jugé politiquement qualifié pour son nouveau poste, d'ailleurs purement formel et quasiment dépourvu de pouvoir, à la tête de la réforme judiciaire. Il avait intérêt à garder profil bas.

Toujours aucune explication au soudain arrêt du métro. Avec un soupir, il chercha la version en ligne du *Wenhui*. Selon cet organe de presse officiel, la pandémie semblait plus ou moins sous contrôle en Chine, grâce aux mesures mises en place par le PCC à l'aide d'un système de surveillance et de contrôle d'une puissance sans précédent. En revanche, l'éditorial s'étendait complaisamment sur les pertes que subissaient quotidiennement les pays occidentaux dans leur bataille perdue contre le virus.

Chen savait que c'étaient des mensonges, mais que pouvait-il faire ? Il avait déjà été privé de son travail de flic. Il pourrait lui arriver bien pire s'il essayait de se retourner contre le PCC.

Et il pourrait arriver bien pire aux gens de Wuhan, et sans doute aussi de Shanghai.

Il fut ramené à la réalité par un court message de Pang.

« L'enfer s'est déchaîné dans la vieille ville. Il est impossible de livrer de la nourriture à Wuhan. Tous les transports sont à l'arrêt. La nuit, on entend monter de partout un chœur angoissé : "On nous fait mourir de faim !" »

Il avait donc un nouvel élément à ajouter sur sa liste ce matin : faire des provisions devenait une priorité. Il serait

bien inspiré de garder l'œil ouvert sur tout ce qu'il pourrait trouver chemin faisant, non pas tant pour lui que pour sa mère.

Le métro se remit lentement en marche dans l'obscurité. Il le remarqua à peine, perdu dans le maelström de ses pensées...

Quand le voyant lumineux indiqua enfin *Marché du temple d'or*, Chen était le seul passager dans sa rame. Le marché du temple d'or était proche de la cité de la Poussière Rouge qu'il avait inscrite sur sa liste de choses à faire – et ce pour une excellente raison. Il avait lu que la cité, ainsi que tout le voisinage, allait être rasée dans le cadre d'une nouvelle opération de développement urbain. Shanghai était désormais la « métropole magique » dont la façade grandiose et sublime devait être entretenue et améliorée sans cesse. La cité de la Poussière Rouge n'était plus qu'une verrue à rayer de la carte de la ville. Il voulait simplement aller y jeter un coup d'œil – qui serait peut-être le dernier.

Il avait entretenu une relation étroite avec cette cité dans ses jeunes années. Les « conversations du soir » qui se déroulaient à l'entrée lui avaient beaucoup appris, lui tenant lieu d'éducation alternative au milieu des slogans tonitruants de la Révolution culturelle. À l'époque, toutes les écoles avaient été fermées pour permettre aux gardes rouges d'aller « faire la révolution pour le président Mao ».

Et plus tard, la Poussière Rouge avait été le cadre de sa première enquête importante dans sa carrière de flic. C'était au milieu des années 1980. Comme le temps passe...

De loin, la cité lui apparut désolée et déserte, mis à part les gardes frissonnants postés à son entrée comme deux lions de pierre, portant des masques noirs et des manteaux

matelassés grisâtres recouverts de combinaisons en plastique blanc. Chen ne s'attendait pas vraiment à rencontrer des gens qu'il avait connus : la plupart d'entre eux avaient dû déménager depuis bien longtemps.

Il remarqua plusieurs caméras de surveillance installées au-dessus de l'entrée de la cité. Leur présence devait rendre impossible toute conversation du soir, désormais. Ah, le bon vieux temps où il était encore un garçon naïf, assis dans le public par les soirs d'été, écoutant les anciens discuter, plaisanter, et raconter des histoires et des anecdotes que l'on n'avait assurément aucune chance de trouver dans les manuels officiels !

Par ce froid matin d'hiver, il se vit entrer dans une cité radicalement différente de celle de ses souvenirs. Il tira sa capuche pour se protéger du vent glacé, sentant un tourbillon de poussière monter sous ses pas. Toutes les portes de ces maisons *shikumen* étaient peintes en noir ; sur leur seuil s'entassaient des cartons détrempés par la pluie, à divers stades de remplissage, qui dégageaient une odeur aigre. On se serait cru sur un champ de bataille déserté.

Il avait espéré que revenir dans la cité lui aurait miraculeusement rendu de la vigueur, comme dans un mythe grec dont il gardait un vague souvenir. En réalité, il sentit la mélancolie l'envahir. On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, dit Héraclite – et pas non plus dans la même cité. Laquelle allait bientôt être rasée par des bulldozers.

Les alentours semblaient déserts, mais il ne pouvait se défendre de l'étrange impression d'être observé. *Big Brother vous regarde*. L'histoire pouvait parfois faire marche arrière et revenir à la prédiction de *1984*.

Ces deux dernières années, en tant que fonctionnaire tombé en défaveur auprès d'un régime de plus en plus autoritaire, il avait toujours été dans le collimateur de la Sécurité intérieure. S'il avait réussi à conserver un poste,

même marginalisé, il savait qu'il avait tout intérêt à se tenir tranquille.

Il était parvenu au cœur de la cité sans avoir rencontré personne. Les portes noires des *shikumen* étaient toutes fermées. Beaucoup de familles étaient déjà parties, et il était clair que les autres s'apprêtaient à les suivre.

*Plus de vingt années ont passé comme un rêve
quelle surprise pour moi d'être là encore !*

Soudain quelqu'un jaillit comme un chat noir de l'amas de sacs et de cartons débordant d'innombrables détritrus, le faisant sursauter. C'était Zhang Quatz'yeux, un autre membre du petit public des « conversations du soir » d'autrefois ! Il n'avait pas dû quitter la cité depuis toutes ces années.

– Inspecteur principal Chen ?
– Zhang !
– Vous êtes sur une nouvelle enquête ?
– Non. J'ai entendu dire que la cité va bientôt disparaître. Les conversations du soir me manquent, vous savez. Peut-être que nous avons atteint tous les deux l'âge de la nostalgie.

– Vous pouvez vous permettre le luxe de la nostalgie, inspecteur principal Chen, mais pas nous. La cité n'est plus celle que vous avez connue.

– Comment cela ?

– Par exemple, les conversations du soir : elles ont disparu bien avant la cité elle-même. Vous avez sans doute entendu parler de ces fameux « délits de pensée » – un tout nouveau terme dans la langue chinoise. Selon la nomenclature officielle, l'un de ces délits consiste à « discuter de façon irresponsable les décisions de la direction du Parti ». Le gouvernement de Pékin étant seul en mesure de définir ce qu'est un discours irresponsable, la conversation du

soir s'est révélée trop risquée sous un ciel tissé de caméras de surveillance.

– Quel dommage, dit Chen. Je me rappelle encore les récits passionnants de Vieille Racine. Il doit être trop âgé pour sortir encore.

– Pauvre Vieille Racine, lui aussi est parti. Il y a deux ans, il a été invité par la Sécurité intérieure à « prendre une tasse de thé ». Un autre terme nouveau sur Internet, qui signifie que la Sécurité intérieure veut vous donner un sérieux avertissement. Ce qui vous attend si vous ne faites pas amende honorable, je vous laisse l'imaginer. Après cette séance, le vieil homme a sombré dans la dépression et il est mort avec deux nouvelles caméras de surveillance installées au-dessus de sa porte.

– On n'est jamais trop prudent, de nos jours, dit Chen en regardant nerveusement autour de lui.

– C'est bien vrai. Et c'est ce que Vieille Racine n'a cessé de répéter jusqu'à son dernier jour, dit Zhang en s'inclinant très bas comme lors d'une cérémonie bouddhiste en l'honneur des défunts.

Puis il poussa un grand soupir et tourna les talons.

Chen reprit sa promenade à pas lourds; parvenu à l'arrière de la cité, il aperçut un salon de massage du pied délabré sur la porte duquel une affichette indiquait « fermé ». Ce salon installé dans une vieille maison *shikumen* avait quelque chose de vaguement familier.

Était-ce bien ici que l'une de ses anciennes professeuses de collège avait été inquiétée au début de la « réforme » parce qu'elle donnait des cours particuliers? Chen, alors nouvellement nommé inspecteur principal, avait pu lui apporter son aide, mais les détails de l'affaire s'étaient enfuis de sa mémoire. Pour l'instant en tout cas, les cours particuliers étaient bannis partout dans le pays, comme à l'époque de la Révolution culturelle.

*Le printemps s'est enfui en hâte.
Combien de vent et de pluie
peut-il encore endurer ?*

Une autre affichette en petits caractères apposée sur le mur décoloré du salon de massage lui apporta ironiquement un brin de réconfort: *En raison de l'épidémie de Covid, le projet de développement urbain est remis à une date indéterminée.*

Au moins la cité de la Poussière Rouge allait-elle bénéficier d'un sursis.

En sortant de la cité par l'arrière, il aperçut une femme dans la trentaine vêtue de façon stricte de l'autre côté de la rue de Ninghai. Elle fumait une cigarette devant le bureau du comité de quartier sans le quitter des yeux, visiblement en alerte.

La rue de Ninghai, qui d'après ses souvenirs abritait un grand marché d'animaux vivants, avait aussi subi un changement spectaculaire. Ses étals en ciment gris, trop grossiers désormais pour la ville ultramoderne qu'était devenue Shanghai, avaient été empilés sur plusieurs étages à l'intérieur d'un grand immeuble en béton de la rue de Zhejiang.

Le visage de cette femme, qui secouait sa cendre de cigarette devant le comité de quartier, lui disait quelque chose. Peut-être l'avait-il déjà rencontrée au cours des enquêtes qu'il avait menées par ici quand il n'était qu'un simple policier ?

Il la reconnut soudain quand son regard tomba sur le gros grain de beauté qui ornait le coin gauche de sa bouche. Le même que celui de sa défunte mère, la Vieille Yan, la dernière secrétaire du Parti du comité de quartier au siècle dernier. Comme dans ces jours disparus, il sentit un frisson lui parcourir le dos.

Selon l'un de ses vieux amis, Lu, le Chinois d'Outremer, Vieille Yan menait l'équipe de propagande de quartier qui venait trois fois par jour frapper sur des tambours et des gongs sous la fenêtre de sa chambre en criant les slogans et les chansons de la Révolution culturelle : « Lu, tu dois écouter le président Mao, et partir te rééduquer à la campagne auprès des paysans pauvres ! » Lu avait abandonné la résistance au bout d'une semaine de ce harcèlement intensif, et s'en était allé dans un village pauvre de la province d'Anhui. Pour les jeunes gens de sa génération, cela avait été l'une des initiatives politiques les plus désastreuses de la Révolution culturelle.

Était-il possible que la fille de Yan ait hérité de sa mère cette position si enviable ?

Les comités de quartier étant financés par le gouvernement, leurs cadres étaient des employés d'État assimilés aux fonctionnaires, avec une garantie d'emploi à vie, du pouvoir, et de nombreux à-côtés. Les voisins devaient leur remplir les poches d'enveloppes rouges à la moindre occasion. On disait que ces dernières années, ils avaient acquis encore plus de pouvoir, étant les yeux et les oreilles indispensables au gouvernement dans sa quête de stabilité politique. Ils constituaient en somme des caméras humaines de surveillance mobile, patrouillant en permanence pour prévenir tout risque de troubles. Entièrement sous la coupe du gouvernement, ils se montraient aussi capables d'initiatives personnelles, et ils ratissaient tous les secteurs non couverts par les caméras.

Ses pensées furent interrompues par l'apparition d'une femme aux cheveux blancs qui trottinait en direction de Yan en balbutiant, secouée par les sanglots.

– Secrétaire du Parti Yan, dit la vieille femme en joignant ses mains frêles et en courbant l'échine comme devant une statue de bouddha, vous seule pouvez nous aider à propos du relogement et l'indemnisation.

L'indemnisation pour l'expulsion de la cité de la Poussière Rouge, devina Chen. Et il se demanda si c'était la dernière visite qu'il rendait à sa cité.

Une fois sorti, Chen tourna à droite dans la rue de Fujian. Il leva les yeux vers la passerelle en acier qui franchissait la rue de Yan'an en fronçant les sourcils. Elle était laide, mais probablement nécessaire pour les piétons confrontés à une circulation de plus en plus dense et chaotique. Pourtant, l'idée de gravir ces marches abruptes et glissantes ne l'enchantait pas. Ces derniers temps, il lui arrivait d'être un peu essoufflé en montant un escalier. Cela pouvait tenir au fait qu'il ne travaillait pas depuis des jours. Ou peut-être n'était-il plus taillé pour être inspecteur principal – ce que d'ailleurs il n'était plus. Peut-être vieillissait-il, conscient que les jeunes sirènes ne chantaient plus pour lui désormais...

Il coupa court à ces spéculations.

Ce matin, son second projet était d'aller faire un tour à la librairie étrangère de la rue de Fuzhou, qui n'était qu'à une dizaine de minutes à pied. Il voulait y acheter des livres en vue d'une future traduction.

Ce n'était pas tant sa conviction que seul un poète peut traduire des poèmes qui le poussait à entreprendre ce projet, que la demande d'une maison d'édition relayant une requête du bureau du tourisme de Wuhan. Lors d'une conférence nationale, le chef suprême du PCC avait appelé les écrivains et les traducteurs à raconter au monde des histoires chinoises, et la traduction en anglais de la poésie classique avait aussitôt été perçue comme un choix politiquement correct.

La maison d'édition avait promis que chaque poème de la dynastie Tang serait accompagné d'une peinture de l'époque classique. Une proposition alléchante pour Chen, convaincu, avec toute la critique littéraire chinoise,

de l'importance de la peinture dans la poésie, et de la poésie dans la peinture. Au vu du succès de sa nouvelle du juge Ti qui paraissait en feuilleton dans le *Wenhui*, l'éditeur lui avait offert une importante avance.

Chen avait deux autres raisons de s'intéresser à ce projet. Tout d'abord, une activité de traduction pourrait renforcer l'impression que l'ancien inspecteur principal envisageait sérieusement de changer de carrière. Ensuite, une grande part des subsides liés à son statut de cadre du Parti avaient disparu depuis sa mise à l'écart de la police, et les droits de traduction seraient les bienvenus. D'autant plus qu'il avait récemment embauché une femme de ménage pour sa mère.

Il traversa la rue de Yan'an, dépassa la rue de Canton et tourna à droite sur la rue de Fuzhou, qui lui apparut curieusement déserte. *La mort en avait tant emporté*. Un vers qui faisait écho à un glacial message de neige. La pandémie venait juste de commencer à Shanghai. Combien de temps allait-elle durer, nul ne le savait.

Au carrefour, il passa devant le Grand hôtel Wu, dont l'impressionnante façade affichait une banderole indiquant : « fermé au public ». Le Covid se répandait-il si vite ? À Wuhan, beaucoup d'hôtels avaient été transformés en camp de quarantaine. Chen sentit la panique l'envahir.

Mais Shanghai n'était pas aussi féroce ment confinée que Wuhan. Il fut surpris de voir plusieurs voitures de luxe garées en une file impressionnante devant l'hôtel. Il semblait étrange que les Gros-Sous viennent s'installer dans cet établissement de seconde classe.

Avec l'arrivée soudaine de plusieurs ambulances toutes sirènes hurlantes, il était difficile de traverser la rue pour rejoindre la librairie étrangère. Et l'embouteillage semblait s'intensifier près de la rue de Shandong. Un peu plus loin, sur le même trottoir que l'hôtel, il y avait une librairie

de littérature classique. Il choisit donc d'aller y faire un tour et de passer un moment à farfouiller dans des recueils annotés de poésies chinoises.

Quand il émergea de la librairie avec quelques livres sous le bras, il fut frappé à nouveau par les sirènes et les lumières rouges clignotantes dans la rue. Deux ambulances – non, trois – se suivaient à toute allure, et plusieurs voitures faisaient cortège aux ambulances. Il se demanda si tous ces véhicules étaient en route pour l'hôpital Renji, et si l'épidémie se répandait à ce point. Renji était l'un des meilleurs hôpitaux de Shanghai. Son emplacement au cœur de la ville, ses médecins expérimentés et son équipement de pointe attireraient non seulement les patients de Shanghai, mais aussi d'autres villes.

Chen attendit un moment au bord du trottoir, toujours incapable de traverser la rue de Fuzhou jusqu'à la librairie étrangère. Un instant plus tard, une voiture de police arriva sirènes à fond, mettant le comble au chaos.

Chen résolut de continuer ses courses pour le moment sur la rue de Fuzhou sans changer de trottoir. Au Pavillon de l'abricotier en fleurs, par exemple. C'était le préféré de sa mère, situé à un jet de pierre vers l'est. Il vendait des brioches fourrées au porc grillé et des raviolis aux crevettes et au porc à emporter. Il se joignit donc à la queue devant la porte du restaurant.

Il en ressortit peu après avec deux sacs en plastique remplis de délicieuses spécialités : trois portions de brioches vapeur, cinq portions de raviolis, ainsi qu'une boîte de coûteux nids d'hirondelles, censés stimuler le système immunitaire des gens âgés.

Cette fois encore, alors qu'il voulait traverser, une ambulance arrivant de l'ouest et une autre débarquant du nord convergèrent à l'angle des rues de Shandong et de Fuzhou, provoquant une terrible congestion devant l'entrée de l'hôpital.

Cet endroit aurait pu devenir un quartier oublié sans la présence de l'hôpital Renji. La rue de Shandong n'en semblait que plus étroite, plus miteuse avec son double alignement de marchands ambulants, d'étals et de restaurants bas de gamme.

Soudain, il fut pris d'un violent accès de toux.

À cause des pots d'échappement de toutes ces voitures? Parce qu'il n'était plus si costaud désormais? Parce qu'il se sentait nerveux pendant ces jours du Covid? Parce que...

Quelle qu'en soit la raison, il valait mieux repousser la visite à sa mère, se dit-il aussitôt. Au début de la nouvelle année chinoise, elle avait insisté pour qu'il ne vienne pas la voir, s'étant mise d'elle-même en quarantaine à cause d'une légère fièvre. Heureusement, ce n'était qu'une fausse alerte, mais étant donné son âge, elle restait parmi les personnes vulnérables.

Inquiet de cet accès de toux, il mit un masque neuf et héla un taxi pour rentrer chez lui au plus vite.

*

De retour à son appartement, Chen se sentit inexplicablement fatigué. Il se jeta sur son lit tout habillé, contemplant les ombres mouvantes au plafond comme des signes menaçants, et plongea dans des rêves oppressants où il était cerné de frondaisons agitées dont chaque branche exerçait une surveillance...

Il fut brutalement tiré de son rêve.

« Ne sortez pas si ce n'est pas absolument nécessaire, criait un patrouilleur du quartier dans un haut-parleur tourné à plein volume sous sa fenêtre. Nos caméras vous enregistrent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

À chaque carrefour, à chaque minute, l'équipe de surveillance du quartier patrouillait en criant.

« Restez chez vous. Respectez la distanciation sociale. Portez un masque où que vous alliez. Nous sommes déterminés à remporter la bataille contre le coronavirus sous la direction de notre grand et glorieux Parti. »

La scène rappelait étrangement la Révolution culturelle, à cette différence près qu'à l'époque, ce n'était qu'une équipe de sept ou huit militants frappant des gongs et des tambours, comme pour effrayer les animaux dans la jungle, sous un immense portrait de Mao...

Alors qu'il se frottait les yeux, encore désorienté, Chen entendit son téléphone striduler comme un criquet se réveillant soudain au cœur de l'hiver. Il décrocha. L'écran affichait un numéro inconnu, et une voix féminine lui demanda d'un ton peu amène :

– Vous êtes monsieur Chen Cao ?

Le « monsieur » était d'assez mauvais augure. En chinois contemporain, « monsieur » était réservé à ceux qui n'étaient pas perçus comme « l'un d'entre nous » par les autorités du PCC. C'était bien ce qu'il était, d'ailleurs : un exclu, un dissident et un fauteur de troubles potentiel étroitement surveillé par le Parti.

– Oui, je suis Chen Cao. Que se passe-t-il ?

– Vous avez été repéré au croisement des rues de Fuzhou et Shandong ce matin.

– Quoi ?

Chen, qui avait heurté bien des sensibilités dans la Cité interdite, se savait suivi. Mais pourquoi ce soudain et mystérieux coup de téléphone à propos de cet endroit précis à cette heure-là ?

– Vous devez vous soumettre à un test de dépistage du Covid, monsieur Chen. Il y a beaucoup de gens potentiellement positifs qui sont entrés et sortis de l'hôpital ce matin.

– Un test Covid ?

Chen était stupéfait. Il avait dû être repéré par une caméra de surveillance à proximité de l'entrée de

l'hôpital, dans la ronde folle des ambulances. Et avec lui, tous les piétons qui étaient passés par là à ce moment précis.

– Mais je n'ai été en contact avec personne de l'hôpital, alors pourquoi un test?

– Ne posez pas tant de questions, monsieur Chen. Il s'agit d'une requête en accord avec la politique zéro Covid du PCC.

Il demeura perplexe. Pourquoi le soupçonnaient-ils? Pensaient-ils *vraiment* qu'il avait le Covid? Et comment avaient-ils pu le retrouver aussi rapidement? Il était superflu de poser la question. Il n'en savait pas assez sur les technologies avancées du « meilleur des mondes ».

Pour contenir la diffusion de l'épidémie, une surveillance renforcée pouvait se justifier, mais elle avait été poussée à l'extrême. Chen ne put s'empêcher de frissonner : il se sentait traqué comme un rat aveugle sous une loupe géante.

Historiquement, la Chine avait une longue tradition de surveillance connue sous le nom de système *Baojia*. Le régime aujourd'hui trouvait une excuse pour exercer son pouvoir totalitaire en prenant en filature et en écoutant les gens partout et à toute heure. En d'autres termes, le gouvernement se servait de la crise du Covid pour justifier sa règle d'airain et vanter la supériorité du socialisme à la chinoise, alors que la situation à Wuhan commençait à montrer des signes d'amélioration.

– D'accord, je serai là demain, dit-il mécaniquement avant de raccrocher.

Il se fit une tasse de café noir, perdu dans ses pensées. Beaucoup de ces nouvelles pratiques étaient encore totalement inimaginables à l'époque où George Orwell écrivait son *1984*.

Mais que pouvait-il bien y faire?



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Love and Murder in the Covid Days*

© 2022, Qiu Xiaolong

© 2023, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Jem Butcher Design

Cette édition électronique du livre *Amour, meurtre et pandémie* de Qiu Xiaolong
a été réalisée en avril 2023
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0787-8)
ISBN ePDF: 979-10-349-0789-2